

## Le vivant

---

### Quelles sont les caractéristiques du vivant ?

Le biochimiste Jacques Monod pose trois caractéristiques propres au vivant : un être vivant est 1) possède une dynamique interne de fonctionnement, 2) est un individu indivisible formant un tout cohérent, 3) doué d'une autonomie relative par rapport à un milieu auquel il peut s'adapter. La première caractéristique de tout être vivant, c'est alors la morphogénèse<sup>1</sup> autonome qui se manifeste par exemple dans la cicatrisation : le vivant produit lui-même sa propre forme et est capable de la réparer. Ensuite, tout être vivant possède une invariance reproductive : les systèmes vivants en produisent d'autres qui conservent toutes les caractéristiques de l'espèce. Enfin, tout être vivant est un système où chaque partie existe en vue du tout, et où le tout n'existe que par ses parties : le vivant se caractérise par sa téléonomie<sup>2</sup>, parce que c'est la fonction qui définit l'organe. **On nomme organisme cette organisation d'organes interdépendants orientée vers une finalité.** Pour le médecin français Xavier Bichat, ce principe vital correspond tout simplement à l'ensemble des forces qui s'opposent à la mort, c'est-à-dire à l'action de forces extérieures sur l'organisme vivant qui tendent à le diminuer.

« L'âme est, en définitive, l'entéléchie<sup>3</sup> première d'un corps naturel ayant la vie en puissance, c'est-à-dire d'un corps organisé ». Dans le traité *De l'âme*, Aristote se donne pour tâche d'examiner ce qui fait la spécificité du vivant par opposition à l'inerte. Qu'il s'agisse des végétaux, des animaux ou des hommes, tous ont en commun un certain nombre d'activités que la seule matière ne suffit pas à expliquer, même quand elle est « organisée » (organique), comme c'est le cas pour le vivant. Il doit donc y avoir une certaine forme responsable de l'acte de vivre, c'est-à-dire du fait de « se nourrir, croître et dépérir par soi-même ». C'est cette forme qu'Aristote appelle l'âme (*psuchè*). Là est la spécificité de la « psychologie » d'Aristote : **l'âme ne se confond pas, pour Aristote, avec la pensée. Seul l'homme a la capacité de penser, mais tous les êtres vivants ont une âme, comme principe de vie des êtres animés.**

Aristote va alors forger de toutes pièces le concept d'entéléchie pour rendre compte de la dimension dynamique du vivant. L'entéléchie, c'est de l'acte. Mais alors que « l'entéléchie seconde » désigne une activité pleinement accomplie, portée à sa perfection, sans rien qui demeure encore en puissance, « l'entéléchie première » est de l'activité qui conserve du possible, qui n'est pas totalement réalisée : elle est dynamique (du grec *dunamis*, « puissance »). Notons que ce concept aristotélicien d'entéléchie sera repris par Leibniz au xvii<sup>e</sup> siècle pour s'opposer au mécanisme cartésien et penser la nature de manière dynamique.

Selon Aristote, il faut distinguer les êtres animés des êtres inanimés, c'est-à-dire ceux qui ont une âme et ceux qui en sont dépourvus. Aristote nomme donc « **âme** » **le principe vital** de tout

---

<sup>1</sup> Développement des formes, des structures caractéristiques d'une espèce vivante.

<sup>2</sup> Interprétation des processus en termes de causes et de fins; équivalent mécanique de la finalité

<sup>3</sup> Principe métaphysique qui détermine un être à une existence définie. Chez Aristote, État de perfection, de parfait accomplissement de l'être, par opposition à l'être en puissance, inachevé et incomplet.

être vivant, et en distingue trois sortes. L'**âme végétative** est la seule que possèdent les végétaux : elle assure la nutrition et la reproduction. À celle-ci s'ajoute, chez les animaux, l'**âme sensitive**, principe de la sensation. L'homme est le seul de tous les vivants à posséder en plus une **âme intellectuelle**, principe de la pensée. On voit ici que l'âme végétative est de toutes la plus fondamentale : pour Aristote, vivre, c'est avant tout « se nourrir, croître et dépérir par soi-même ». Cela signifie que le vivant se différencie de l'inerte par une **dynamique interne**, par une **autonomie de fonctionnement** qui se manifeste dans un ensemble d'activités propres à maintenir la vie de l'individu comme de l'espèce.

Il est possible d'ajouter une caractéristique essentielle permettant de définir le vivant: **l'interaction avec un milieu**. En effet, contrairement aux choses inertes, un vivant ne se contente pas de subir l'action des éléments extérieurs sur lui – par exemple le froid. Un vivant ne peut se définir seulement comme un organisme réagissant à des forces qui s'exercent sur lui: il interagit avec son milieu, c'est-à-dire qu'il façonne le milieu dans lequel il vit. Pour comprendre l'animal, il ne suffit pas d'étudier ses réactions à un certain nombre de stimuli (le plus souvent en laboratoire), mais il importe de comprendre les liens qu'il entretient avec son milieu de vie. C'est la tâche que se donne **l'éthologie**<sup>4</sup>, c'est-à-dire l'étude du comportement des animaux, en laboratoire et dans leur milieu naturel. C'est ce que met en évidence le philosophe Canguilhem, dans son article "Le vivant et son milieu" : *Le milieu dont l'organisme dépend est structuré, organisé par l'organisme lui-même.*

## La conception finaliste

Dans le vivant, la vie semble être à elle-même sa propre finalité : c'est ce que Kant nomme la « finalité interne ». Le vivant veut persévérer dans l'existence, et c'est pourquoi il n'est pas indifférent à son milieu, mais fuit le nocif et recherche le favorable. **La vie veut vivre** : tout dans l'être vivant semble tendre vers cette fin.

Aristote défend une conception *finaliste* des phénomènes du vivant. Il nie toute présence du *hasard* dans l'ordre naturel. Selon lui, aux origines de la vie animale, une multiplicité d'organismes distincts dans leur forme seraient nées, certaines disparaissant presque immédiatement, les autres survivant jusqu'à nos jours (du moins ceux d'Aristote). Cette perpétuation des espèces ainsi que le fait que les animaux engendrent toujours des animaux de la même espèce suffit à démontrer que la nature obéit à un plan, celui-ci permettant notamment d'expliquer la hiérarchie des êtres en fonction de leur degré de complexité, l'homme occupant le sommet de cette hiérarchie. De nombreux croyants vont adopter cette vision, qui permet d'intégrer une volonté divine à l'origine de l'existence.

Devant l'harmonie des différentes parties d'un organisme, il est également tentant de justifier l'existence des organes par la nécessité des fonctions à remplir, et non l'inverse, en faisant comme si l'idée du tout à produire guidait effectivement la production des parties. Cela présuppose que l'effet ou la fin sont premiers, ce qui est scientifiquement inadmissible : la **biologie** va opposer à notre compréhension naturelle du vivant par les fins une **explication mécaniste**. Par exemple, un type de papillon blanc survit difficilement dans son milieu naturel.

---

<sup>4</sup> Science des comportements des espèces animales dans leur milieu naturel

Une erreur génétique rend noir un de ses papillons blancs, ce qui lui permet de mieux s'adapter à son milieu. Ses congénères vont se reproduire avec ce papillon, ce qui va faire évoluer l'espèce. Ce n'est donc pas l'être vivant qui s'est adapté à son environnement, c'est l'environnement qui a poussé l'espèce à évoluer, comme nous l'explique Dawin :

*« Tous ces résultats (...) sont la conséquence de la lutte pour l'existence. C'est grâce à cette lutte que les variations, si minimes qu'elles soient par ailleurs, et quelle qu'en soit la cause déterminante, tendent à assurer la conservation des individus qui les présentent, et les transmettent à leurs descendants, pour peu qu'elles soient à quelques degrés utiles et avantageuses à ces membres de l'espèce, dans leur rapport si complexes avec les autres êtres organisés, et les conditions physiques dans lesquelles ils se trouvent. Leur descendance aura ainsi plus de chances de réussite ; car, sur la quantité d'individus d'une espèce quelconque qui naissent périodiquement, il n'en est qu'un petit nombre qui puissent survivre. J'ai donné à ce principe, en vertu duquel toute variation avantageuse tend à être conservée, le nom de **sélection naturelle**, pour indiquer ses rapports avec la sélection appliquée à l'homme. »*

Darwin, L'origine des espèces.

Pour Darwin, le milieu est un facteur de *sélection*. Il exerce une *sélection naturelle* (opposée à la sélection artificielle réalisée par les éleveurs) qui est fonction de l'aptitude d'un être vivant à s'emparer de ses proies, à se défendre des prédateurs, à résister aux maladies, etc. Darwin affirme de plus que l'évolution des espèces a pour cause l'apparition « hasardeuse » de différences au niveau des individus, différences qui, si elles s'avèrent avantageuses, peuvent être transmises par reproduction, hérédités, et intégrer les propriétés de l'espèce. Darwin pense donc que l'évolution n'est pas simplement le résultat d'une adaptation aux contraintes du milieu mais le fruit du hasard, fruit qui ne se converse que s'il résiste à la sélection. Rappelons enfin que les thèses darwiniennes qui rejettent toute forme de finalisme et de providence divine, qui nie la création telle que révélée dans la Bible, suscita de nombreuses oppositions des théologiens. Notons également, que sous le nom de *darwinisme social*, elle a inspiré une théorie posant que les sociétés et leur morale sont elles aussi soumises à des processus de sélection, théorie qui, le plus souvent, s'est transformée en légitimation de l'inégalité sociale.

Depuis le développement de la génétique, ce qui pose problème est la notion de programme génétique qui réintègre son caractère déterministe : présupposer qu'un vivant est déterminé par un programme génétique, c'est présupposer que l'ensemble de ce qu'il deviendra est déjà inscrit en puissance dans son programme génétique. On le voit, ce qui pose problème avec la notion de programme génétique est son caractère déterministe : présupposer qu'un vivant est déterminé par un programme génétique, c'est présupposer que l'ensemble de ce qu'il deviendra est déjà inscrit en puissance dans son programme génétique. C'est pourquoi la notion de code est préférée à celle de programme. Cette notion a l'avantage d'être impersonnelle et de n'impliquer aucune forme de finalité. Le code génétique n'est alors qu'un phénomène purement chimique, par lequel l'ADN produit des protéines et donc des cellules vivantes. En outre, la théorie du code génétique propose une explication de la vie reposant entièrement sur le hasard. Ainsi, pour expliquer l'origine de la vie, on a recours à la théorie dite de la "soupe primordiale" : il s'agit d'un scénario chimique selon lequel les plus anciens systèmes génétiques se sont complexifiés, ont interagi entre eux, et ont finalement abouti à la création de la vie. Un code génétique a donc émergé, mais il aurait pu être très différent de celui que les scientifiques observent aujourd'hui.

**L'enjeu de cette explication est de montrer que l'existence du vivant tel que nous le connaissons est le résultat d'un mélange de hasard et de nécessité.** On montre ainsi que la vie ne suit aucune forme de finalité.

## **La philosophie mécaniste**

Au 17<sup>ème</sup> siècle, notamment avec les travaux de Galilée et Descartes, se développe la pensée *mécaniste*, opposée au finalisme. Selon cette pensée, la nature s'explique en fonction de deux données : la matière et le mouvement. De ceux-ci sont dégagées les lois mécaniques qui expliquent les régularités des phénomènes naturels et rendent par conséquent compte de l'*ordre* du monde. La nature est ainsi conçue comme une gigantesque machine. **Descartes** étend cette conception aux êtres vivants (à l'exception de l'homme en tant qu'il n'est pas seulement substance matérielle, corps, mais aussi substance pensante, âme). Il propose ainsi la théorie de l'*animal-machine* supposant par là que les animaux n'ont ni conscience, ni sensations. Certes, il conçoit que les animaux sont des machines particulièrement complexes, mais il n'en demeure pas moins que ce qu'on interprète comme des douleurs de l'animal ne sont en réalité que des dysfonctionnements dans les rouages de l'automate.

C'est donc Descartes qui fonde l'entente mécaniste<sup>5</sup> du vivant : il s'agit de comprendre l'organisme non plus à partir de fins imaginées, mais à partir des causes constatables (ne plus dire par exemple que l'œil est fait pour voir, mais décrire les processus par lesquels l'œil transforme un stimulus visuel en influx nerveux). Il faut pour cela réduire le fonctionnement du corps vivant à un **ensemble de mécanismes physiques et chimiques** pour pouvoir en dégager des lois. Ainsi, la biologie moderne se rapproche de plus en plus de la physique, et la biologie moléculaire semble achever le projet cartésien d'une mécanique du vivant : **lorsqu'on l'analyse, la vie se résume finalement à des échanges chimiques et physiques**

Remarquons le paradoxe : **pour connaître le vivant, il faut le détruire**. La dissection tue l'animal étudié, et la biochimie énonce des lois qui ne sont plus spécifiques au vivant : une cellule cancéreuse, une cellule saine et même la matière inerte obéissent aux mêmes lois chimiques. La vie est un concept que la biologie n'a cessé de réfuter, parce qu'il n'est pas étudiable scientifiquement : les problèmes éthiques contemporains se posent, parce que pour le biochimiste, il n'y a plus de vie à respecter (il n'y a pas de vie dans une molécule d'adn), il n'y a qu'une organisation particulière de la matière. Bergson montre que l'intelligence a pour rôle d'analyser et de décomposer : au fur et à mesure qu'elle s'empare du vivant, elle le décompose en des réactions mécaniques qui nous font perdre le **vitalisme**<sup>6</sup> de la vie.

---

<sup>5</sup> Le **mécanisme** est une théorie philosophique selon laquelle les phénomènes de la nature peuvent être expliqués uniquement par des liens de cause à effet. Cette conception matérialiste du vivant rejette le finalisme ou le vitalisme.

<sup>6</sup> Doctrine issue d'Aristote qui pose l'existence d'un principe vital dynamique pour rendre compte des activités du vivant. Contre le matérialisme et le mécanisme, le vitalisme pose l'irréductibilité des phénomènes de la vie à leurs conditions physico-chimiques. Bergson est vitaliste.

## Le vitalisme

Connaître le vivant supposerait donc que l'on se contente d'étudier les mécanismes des corps vivants, c'est-à-dire que l'on produise des lois générales permettant de rendre compte du fonctionnement du corps. Pourtant, la connaissance du vivant ne manque-t-elle pas alors son but ? En effet, laisser de côté ce qui fait la spécificité de cet objet revient peut-être à en produire une connaissance tronquée. C'est en tout cas pour réintégrer cet élément particulier du vivant par rapport aux autres objets de la science que se construit le vitalisme.<sup>7</sup> S'inspirant de la notion de force développée par la physique newtonienne, le vitalisme propose d'expliquer le vivant grâce au principe de force vitale. Ainsi, le vitalisme soutient la thèse selon laquelle le propre du vivant est d'être animé par un principe vital irréductible aux éléments matériels dont il est composé.

S'il apparaît possible de définir le vivant par ses caractéristiques apparentes, en faire un objet de connaissance scientifique rencontre de nombreux obstacles. Premièrement, il est impossible de connaître de l'intérieur la vie des autres vivants : l'intérieur des autres vivants nous est inaccessible. En ce sens, comprendre ce qu'est l'expérience d'être en vie pour un autre être semble impossible. Ainsi, **en tant qu'expérience subjective, la connaissance de la vie nous est interdite.**

L'un des aspects qui semble interdire une simple réduction du vivant à la machine est sa capacité de se reproduire. En effet, il semble difficile d'imaginer un vivant strictement régi par les lois physiques ordinaires alors qu'il possède la capacité de créer des formes nouvelles et de se régénérer. Pour Kant, c'est la raison pour laquelle le vivant ne peut être réduit ni à un objet ni à une machine. L'être vivant possède cette faculté extraordinaire de se reproduire, de créer un nouvel être vivant. C'est ce qu'il nomme **la cause formatrice du vivant**. Ainsi, si l'explication mécaniste du vivant reste valable pour Kant, puisque l'objectivation est nécessaire pour le connaître, il souligne néanmoins qu'elle n'est pas suffisante pour rendre compte du vivant. **Si l'on veut comprendre le vivant, il faut en effet lui ajouter ce qu'il nomme une force formatrice (pouvoir de se créer)**, qui, bien que n'étant pas connue scientifiquement, demeure indispensable pour appréhender le vivant dans sa spécificité.

La biologie moderne se rapproche de plus en plus de la biochimie ; par là, elle perd son objet : la vie. Le biologiste Jacob von Uexküll envisage une autre possibilité : ne plus considérer le vivant comme un objet d'études, mais comme un sujet ouvert à un milieu avec lequel il est en constante interaction. Comprendre le vivant, ce n'est pas le disséquer ou l'analyser, c'est **établir les relations dynamiques qu'il entretient avec son environnement** : chaque espèce vit dans un milieu unique en son genre et n'est sensible qu'à un nombre limité de stimuli qui définissent ses possibilités d'action. La vie se définit alors non comme un **ensemble de normes et de lois** analysables, mais comme une « normativité » (Canguilhem). Ce qui caractérise le vivant, ce n'est pas un ensemble de lois mécaniques, c'est qu'il est capable de s'adapter à son milieu en établissant de nouvelles normes vitales.

---

<sup>7</sup> Le vitalisme est une théorie selon laquelle le vivant est animé d'une énergie propre, manifestant une force spécifique qui tend à maintenir l'organisation.

## Les philosophies de la vie

À la fin du 19<sup>ème</sup> siècle se développent ce que l'on a appelé les *philosophies de la vie*, philosophies s'opposant tout à la fois à l'empirisme et à l'intellectualisme. Pour **Schopenhauer**, le *vouloir-vivre* est l'origine *irrationnelle* de toutes les forces actives présentes dans le monde. Ce qui est premier, c'est la *volonté* (la vie étant une objectivation de cette volonté qui échappe à la représentation), la multiplicité des phénomènes n'en étant que la manifestation. Les êtres vivants sont engagés dans une lutte pour la vie qui ne connaît pas de fin et qui ne répond à aucune transcendance divine (notons que Schopenhauer établit ses thèses avant la parution de *L'origine des espèces* de Darwin, ouvrage qui ne retiendra pas son attention). Le *vouloir-vivre* est d'une certaine manière le maître tyrannique de l'homme, ce dernier étant un esclave des désirs oscillant sans cesse entre la *souffrance* (conséquence d'un désir insatisfait) et l'*ennui* (qui suit un désir satisfait). Telle est la source du *pessimisme* de Schopenhauer. Remarquons que cette affirmation des puissances de la vie est indissociablement une négation du *libre-arbitre*.

**Nietzsche** fut probablement le plus grand admirateur, mais aussi le critique le plus sévère, de Schopenhauer. Nietzsche s'oppose à l'idée darwinienne selon laquelle la vie se définirait avant tout par la conservation et l'adaptabilité. Il récuse par conséquent la réduction de la vie à ses interactions avec le milieu. La vie est *volonté de puissance*, elle est mouvement de croissance, d'expansion, de dépassement de soi. Elle n'est donc pas adaptation à une extériorité mais soumission, incorporation de l'extérieur. La vie s'approprie ce qui lui est extérieur, le conquiert, etc. En ce sens, une vie reposant sur l'économie, sur le simple maintien dans l'existence est nécessairement une vie déclinante. Cette réflexion sur la vie permet à Nietzsche de développer une profonde réflexion sur la civilisation. En effet, si la vie est expansion, cela signifie qu'elle est essentiellement un *devenir*. Or, la métaphysique et la morale ont toujours cherché des vérités universelles et éternelles et en ce sens, se sont présentées comme des négations de la vie, celle-ci étant pourtant la source de toutes choses, et donc de la métaphysique elle-même. La métaphysique est par conséquent le symptôme d'une vie malade. Nietzsche dénonce ainsi la calomnie dont ont été l'objet certains « vices », l'exploitation par exemple, dont il montre qu'elle n'est aucunement le propre d'une société pervertie mais une fonction organique fondamentale, une manifestation de la vie en tant que volonté de puissance.

Dans une autre perspective, on peut se référer à **Dilthey**. Selon lui, les sciences de l'esprit, à la différence des sciences naturelles, se doivent de découvrir, de ressentir, de revivre la vie des divers mondes culturels qu'elles étudient. Le concept de vie ne se limite par conséquent en aucun cas au sens que lui confèrent les biologistes. **Husserl** quant à lui évoque le *monde de la vie*, c'est-à-dire le sol *antéprédicatif* des expériences vécues, ce qui précède tout jugement, toute réflexion, toute science et confère à ces derniers leur sens pour la vie. D'une manière quelque peu similaire, **Scheler** affirme que les valeurs humaines s'enracinent dans l'expérience première des émotions. Quant à **Bergson**, il conçoit la vie comme dépassement des médiations abstraites de la pensée conceptuelle et retour à la pensée intuitive.

## Introduction à la phénoménologie

« Quiconque veut vraiment devenir philosophe devra « une fois dans sa vie » se replier sur soi-même et, au dedans de soi, tenter de renverser toutes les sciences admises jusqu'ici et tenter de les reconstruire. »

Husserl

Pourquoi « phénoménologie » ? Le terme signifie étude des « phénomènes », c'est-à-dire de cela qui apparaît à la conscience, de cela qui est donné. Il s'agit d'explorer ce donné, « la chose même » que l'on aperçoit, à laquelle on pense, de laquelle on parle, en évitant de forger des hypothèses, aussi bien sur le rapport qui lie le phénomène avec l'être de qui il est phénomène, que sur le rapport qui l'unit avec le Je pour qui il est phénomène. Il ne faut pas sortir du morceau de cire pour faire une philosophie de la substance étendue (voir ci-dessous, dans la méthode phénoménologique), ni pour faire une philosophie de l'espace (Merleau Ponty), forme a priori de la sensibilité, il faut rester au morceau de cire lui-même, sans présupposé, le décrire seulement tel qu'il se donne.

Penser la vie telle qu'elle se comprend elle-même, telle est la tâche de la phénoménologie au début du xx<sup>e</sup> siècle. Pour Husserl, la phénoménologie est une méthode philosophique qui se propose, par la description des choses elles-mêmes, en dehors de toute construction conceptuelle, de découvrir les structures transcendantes de la conscience (idéalisme transcendantal) et les essences. Le phénomène se distingue de l'objet dans la mesure où son être coïncide avec son apparaître : c'est donc la manière dont il est constitué par la conscience qui, selon Husserl, détermine son sens. Penser en direction des « choses mêmes » revient à mettre en suspens notre croyance dans la réalité du monde pour porter le regard vers l'apparaître des phénomènes et celui des vécus. Il n'y a rien de plus dans le phénomène que ce qui y apparaît : ni essence cachée ni loi scientifique ne rendent compte de la morphologie sensible du monde. Les phénoménologues affirment donc tous que la rationalité immanente à l'expérience est intraduisible dans les termes d'une théorie du concept ou d'une analyse du langage. Il existe une morphologie du monde à laquelle aucune méthode empruntée aux sciences positives ne peut accéder.

### L'intentionnalité

Husserl a tiré de Franz Brentano l'idée de l'intentionnalité de la conscience. Les phénoménologues pensent qu'il existe une attitude naturelle qui se caractérise par une forme de naïveté. Car, dans cette attitude, nous croyons n'être pour rien dans ce qu'est la réalité qui nous entoure. Or, nous sommes doués de conscience et d'intentionnalité. Dès lors, les choses sont visées et comme constituées par notre conscience. Elles ne sont pas données passivement à notre appréhension. C'est nous qui donnons sens à ce qui nous entoure, par des actes de notre conscience. C'est la thèse du primat de l'intentionnalité.

Toute conscience est conscience de quelque chose : cela signifie que la conscience n'est pas une chose, une substance, mais une activité, une dynamique. Brentano posait que l'intentionnalité constitue la marque spécifique de l'activité mentale : tous les phénomènes mentaux en sont pourvus tandis qu'aucun phénomène non mental n'en est accompagné (il n'y a pas d'intentionnalité chez le lièvre qui court ni dans le volcan qui entre en éruption). Comme

il n'y a pas de phénomènes sans conscience, les phénomènes ne sont donc pas à l seule représentation. La perception est déjà une interprétation, le comportement, déjà une stratégie. Ils sont (pour reprendre une expression de Heidegger) configureurs de monde.

## La méthodologie phénoménologique

Si la phénoménologie doit devenir une science rigoureuse, elle ne saurait se contenter des descriptions empiriques (telle est la tâche propre de la littérature) ni des catégories logiques. Comment penser et connaître philosophiquement le monde tout en échappant aux contingences de la psychologie empirique et aux nécessités de la logique mathématique – tel est le difficile programme de la phénoménologie.

Pour réaliser ce programme, il convient d'opérer une double réduction. La *réduction eidétique* (*eidōs* en grec signifie forme, idée, espèce, essence) est le processus grâce auquel la conscience dépouille la chose de ses éléments empiriques (l'apparence singulière) afin de dégager l'essence. L'expérience du morceau de cire chez Descartes est une réduction eidétique. Ce morceau de cire comprend un certain nombre de qualités immédiatement repérables : il est froid, de couleur jaune, solide, il rend un son lorsqu'on le frappe, il a gardé une odeur de miel. Dira-t-on que ces qualités constituent l'essence du morceau de cire ? Non, car que l'on chauffe celui-ci et toutes ces qualités disparaîtront pour faire place à d'autres : le froid est devenu chaud, le dur est devenu mou et même liquide, la couleur a changé, l'odeur a disparu. Il y a une chose en revanche, observe Descartes, qui a été conservée par-delà toutes ces transformations : la cire occupe toujours un certain fragment d'espace. Descartes en déduit que l'étendue est l'essence de la matière. La phénoménologie est définie comme une science des essences.

La *réduction phénoménologique* (Husserl utilise aussi le terme grec d'*épokhé* signifiant suspension de jugement) est plus radicale encore puisqu'elle met entre parenthèses le monde (sans douter le moins du monde de son existence à la manière sceptique) afin de dégager le sujet pur (c'est-à-dire non empirique) que Husserl nomme *ego transcendental*. Par exemple, les lecteurs avides de revues psychologiques croient sincèrement que la psychologie décrit une réalité invisible au commun des mortels. De même nous croyons que l'astronomie décrit l'univers. Certains croient que Dieu existe puisqu'ils lui parlent et qu'ils ont appris qu'il est à l'origine du monde. La réduction phénoménologique va déconstruire ce rapport à la réalité, en revenant aux origines de ces conventions qui organisent et régulent notre vie et en modifiant leur sens préexistant, notre rapport au monde. La réduction phénoménologique mène à la prise de conscience de notre aliénation du concret réel, mais aussi à la solitude existentielle qu'accompagne cette conscience, puisqu'on se soustrait à ces illusions collectives, à ces conventions sociales.

## L'apport de Heidegger à la phénoménologie

Issue de la phénoménologie, la philosophie de Heidegger s'en démarque nettement par plusieurs traits essentiels : l'intentionnalité de la conscience disparaît, la quête de l'être remplace celle des essences.

La thèse fondatrice de la pensée de Heidegger est que la philosophie, à partir des présocratiques, s'est fourvoyée lorsqu'elle a abandonné son rapport à l'être au profit des différents domaines particuliers, ces « étants » que sont Dieu, le monde, le sujet. Heidegger dit et répète que la métaphysique est l'oubli de l'être au profit des étants (telle est la fameuse *différence*



*ontologique* : l'écart qui sépare les étants de l'être). Il s'agit donc de revenir, par-delà plus de vingt siècles d'histoire de la pensée, à ce sens originel de l'être des présocratiques.

Heidegger s'intéresse à la phénoménologie de la vie ou phénoménologie de l'existence. *Dasein* est un mot courant de la langue allemande et signifie « existence ». Dans *Être et Temps*, son grand oeuvre, Heidegger n'utilise pas les termes d'homme ou de conscience : *Dasein* en tient lieu, mais il n'est ni la pensée ni l'être humain. Il est la relation particulière, unique, que cet étant qu'est l'homme entretient avec l'être, car si le *Dasein* n'est pas l'homme, jamais le terme ne pourrait être utilisé à propos d'un autre étant. *Être et temps* analyse les structures fondamentales du *Dasein*, c'est en cela que consiste l'*analytique existentielle*. L'adjectif « existentiel » est un néologisme forgé par Heidegger : il s'oppose à l'existential qui concerne l'existence empirique d'un individu. L'existential est de l'ordre du vécu, de l'émotionnel, du sentimental : la peur, par exemple, est un état existentiel. L'existential est une structure fondamentale qui signale le rapport du *Dasein* vis-à-vis du néant, ce manque à être. Alors que la peur est toujours la peur de quelque chose, l'angoisse n'a pas d'autre objet que la relation au néant.

Un exemple d'existential : le souci

Un enfant passe un examen. Dans l'attente des résultats, ses parents ressentent du souci. Le terme renvoie à un état existentiel déterminé, éprouvé par des sujets sensibles en rapport à une situation définie. Lorsque les résultats seront connus, quelle qu'en soit l'issue, le souci disparaîtra avec cette connaissance, de la même façon que le trac de l'acteur ne dure que le temps de l'attente du spectacle. Le souci que Heidegger analyse dans *Être et Temps* va bien au-delà. Il n'a pas besoin d'être qualifié par son objet empirique – lequel change évidemment en fonction de plusieurs critères. Le sens du souci n'est pas à chercher du côté de l'objet (qui n'est qu'un prétexte), ni du côté de la psychologie du sujet (dont on sait qu'il peut être de nature plus ou moins inquiète), mais dans cette donnée fondamentale que le *Dasein*, à la différence de la pierre ou de l'animal, est sans cesse décalé par rapport à lui-même, donc par rapport au présent. Ce décalage le met soit en arrière soit en avant de lui. Le *Dasein* ne colle pas à soi. L'homme est l'être des lointains, dit Heidegger. C'est ce décollement par rapport à soi qu'exprime la curieuse façon décrire l'ek-sistence utilisée par Heidegger et qui fait ressortir l'étymologie grecque du mot, la préposition ek- (transformée en ex- par les Latins) signifiant « hors de ». Le *Dasein* ek-siste, ce qui veut littéralement dire qu'il est hors de lui.

Le vivant peut-il être considéré comme un objet technique ?

Le vivant, dans son sens scientifique, correspond à tout élément possédant des propriétés biologiques. Un objet technique est un objet artificiel et non naturel. L'objet est généralement destiné à produire un résultat, à assurer une fonction. Un organisme vivant a-t-il des propriétés et un mode de fonctionnement qui l'apparentent à une machine ? Est-il légitime de l'utiliser et de le traiter comme un objet, en vue d'un résultat à produire ?

**Le vivant a des propriétés et une valeur qui dépassent l'objet technique.** Comme le montre Kant, le vivant possède la faculté autonome de se reproduire, de se développer, grâce à ses échanges avec la réalité extérieure ; la machine, elle, n'a pas ces capacités, ou du moins de manière encore très limitée aujourd'hui. De plus, le vivant est un ensemble indéfectible, dont on ne peut simplement assembler et remplacer les parties de l'extérieur : une greffe est ainsi spontanément rejetée par l'organisme. Enfin, l'objet technique est inventé, imaginé par l'esprit humain, et peut être produit en série. Le vivant répond à des lois qui échappent encore à la connaissance humaine, et rien n'est exactement identique entre deux organismes semblables. Cependant, il est vrai que le clonage est désormais réalisable sur des animaux et montre que la technique peut influencer le vivant. La frontière entre vivant et objet technique n'est pas si clairement établie.

**Le vivant possède des propriétés mécaniques, naturelles ou artificielles.** La notion de finalité et de fonction justifie l'analogie entre la technique et le vivant : chaque élément a sa place dans l'organisation d'ensemble, comme le montre l'analyse de Descartes. Inversement, des organismes vivants sont utilisés, voire inventés aujourd'hui, pour leur fonction et leur efficacité technique (OGM résistants aux pesticides, cellules souches, etc.). Alors pourquoi continuer à faire une différence et quelle différence faire ?

**Vivant et machine se distinguent par leur valeur.** L'objet technique n'a d'autre réalité que sa fonction. Il est construit pour cela. Le vivant est capable de s'adapter, et comprend un degré d'adaptation plus grand selon la complexité de son organisation (*cf.* analyse de Bergson montrant le lien entre la conscience et la vie). Parmi les êtres vivants, les hommes en particulier ne peuvent être réduits à une pure fonction, leur enlevant le statut de personnes.

En conclusion, le vivant ne peut être considéré comme un simple objet technique, non parce que l'analogie est absurde théoriquement, mais parce que la confusion est dangereuse pratiquement et moralement.